

La paix c'est la quiétude
Le mouvement c'est l'inquiétude
C'est pourquoi
Le vent n'agite pas les étoiles
En réalité
Le vent ment
Il gonfle l'espoir et les voiles
Il persuade d'un ailleurs
Là bas
Plus loin
Mais en fait
Il tourne
Autour de la sphère
Toujours il se ramène
Jamais il ne nous entraîne vers le tout autre
Il souffle
On reste

Fugitive sur la barbe rase de l'herbe
Une ombre en v file comme un carreau d'arbalète
Tout bouge disait Héraclite
Mais surtout les oiseaux
Dit le nomade empêché

L'obus obtus
D'acier blème
C'est l'ennemi du poème
Quand il le cogne
Il le change en charogne

Boire, croire
C'est pareil
C'est magie et merveille
C'est le contre savoir
C'est la cervelle au dortoir

Je me promenais sur le ciel gris
Il est arrivé en criant
Telle une flèche noire
Il l'a coupé en deux de l'aile vive
Tel un méridien
Et il y a eu soudain
Deux
Là où il n'y avait qu'un

C'est furtif et gris
Si bien qu'on ne le sait que parce que s'agitent les feuilles des
fraisiers
C'est l'univers heureux de l'ombre
Qui flirte avec la surface
Avec le monde clair de l'air
Où l'on peut périr soudain
De ne plus être caché

Les fleurs fleurissent
C'est bien connu
Mais là
Elles s'épanouissent
Elles se plument d'autruche
Elles se mettent en scène
Elles se stripteasent
Elles s'encorollent
Elles s'affriolent
Elles en remettent sexy
Pour séduire les derniers insectes pollinisateurs
Qui
Blasés
Ne se dérangent même plus

Tant qu'à n'avoir pas choisî de vivre
Vis
Nom de dieu
Regarde les mouchérons danser dans le soleil
Sans autre appeau que la chaleur et la lumière
Fais pareil
Ce qui t'empoisonne
C'est de savoir le soir
La fin du jour
La mort
En l'attendant sans l'attendre
Jouis
Joue
Vis
Nom de dieu
Comme une étoile filante

Le soir renvoie dos à dos
Le chien et le loup
Il raconte par écrit le jour
Dans cette langue abstruse
Qu'est la dentelle vivace du vol des chauve-souris
Je ne déchiffre pas
Et pourtant
Je comprends

Mes pas se marquent plus profond
Dans la boue d'avril
C'est de plus en plus
Lourd
La terre déjà me suce
Mais je marche
Je m'arrache
Je ne glisserai pas dans son gosier noir
Je ne roulerai pas
Dans son corbillard enlisé
Je m'envolerai
Poussière et fumée
Et je ne laisserai à sa concupiscence
Que l'absence

Je pèse terriblement ici
Sur le bitume nu et le chagrin ranci

Entre les nuages
Un avion de passage
Ah en être passager
Sans bagage
Au dessus
En partance
Quitter
Espérer et redouter

Respirer
Enfin

Dors mon petit frère hirsute
Le monde est hostile et tu ne le sais pas
Ta vie c'est
Juste maintenant
Couché devant la flamme
Sans montre
Et sans rien à foutre d'avant ni d'après
Ma main en peigne dans tes poils
C'est la fugitivité de l'instant
Il n'y a rien d'autre

Oh toi
Toi
Je te vois partir
Le long de tes veines bleues
T'encroûter dans les plis secs de ta peau
Te dissoudre dans le larmoiement de tes yeux
Douter dans le tremblement de tes mains
Et céder déjà à l'attraction de la terre
En trébuchant de tes pas incertains
Quelle coupe de bras et d'amour pourrait te protéger
T'entourer
T'aider à glisser en douceur vers le rien ?

La nuit le réel reprend sa réalité
Sans nous
Sans ce démon du mouvement qui trouble l'évidence
intemporelle et immobile
La nuit
Dans le demi noir
Je retrouve
Le monde tel qu'avant l'homme
Et tel qu'il sera après
Et les incontournables de la salle de bain ne seront plus que ce
qu'ils sont vraiment
De la faïence sans signification

Le soleil a rendez-vous avec la brume
Qu'il allume
Comme une opale
Boréale
C'est une fourrure
C'est un flou
Que les arbres hérissent de clous
Sur un fond englué de mouillure
Le trou de serrure
Qu'est le val

Vent du nord
Vent tu mords
Vent tu mens
Normalement
C'est le printemps

Je suis retourné chez moi
Devant mon horizon nu
Plat comme la mer
J'ai pris le vent froid sous les molletons gris des nuages à la
menace éparse
J'ai regardé longtemps le vent faire des vagues dans les
molinies
J'ai humé l'air
Et tout de suite retrouvé le parfum de la tourbe
J'ai mis les doigts dans l'éponge de la sphaigne
Et
Un bref instant
Le monde m'a paru normal
Avec une place juste pour moi

Je me fane avant les lilas
Sentirais-je encore longtemps leur ivresse
Leur mauve caresse
Leurs falbalas
Leur parfum que caresse
Le vol des bourdons et des vanesses
?

Je n'avais jamais bien regardé le plafond
Au fond je ne le considérais pas comme digne d'attention
Je viens de le faire
Il n'a rien de particulier
C'est juste comme un ciel blanc
En plus moche
Parce que sans oiseaux
Seulement l'espoir d'une improbable tégénaire

l'Amblève parle
Elle raconte le fil de l'eau
Elle glougloute sa précaire tendresse
La vie et le ciel se regardent dans le miroir dépoli du temps
qui coule
Et les canards qui eux savent les choses
Se laissent aller dans le courant

Ce matin je suis sorti
J'ai été voir le monde
Il est toujours là
De plus en plus moche au fur et à mesure que Sapiens y
grouille
J'ai marché
Je les ai croisés
Je me suis regardé dans une vitrine
Pas de doute
J'en suis
J'ai eu honte

J'écris l'herbe
Et le papillon
Je versifie la chauve-souris
Et le hérisson
Je vous cause du sorbier et du hêtre
J'écris sur ce qui va disparaître
Comme ça
Le ciel éternel
S'en souviendra
Peut-être

C'est raté
Il faut recommencer
Reprendre à zéro
Ma vie
Le monde
L'évolution
Renaître
Pendû à un arbre par la queue
Se faire inventer autrement
Ailleurs
Et le bonheur reflourira

Marcher ensemble au soleil
Échanger des regards entre les fougères
Grignoter de concert sur la mousse
S'asseoir côte à côte parmi les myrtilliers
Se sentir au lieu de se parler
C'est une plénitude

Croquer un mulot aussi
Pour mon teckel noir
C'est une certitude

Il était jeune encor
La maladie l'a pris à bras le corps
Il était beau
Et costaud
La maladie l'a affaibli
Elle l'a précipité dans l'oubli
Il nourrissait les oiseaux du verger
Les bactéries l'ont mangé

Il est toujours là
Squelette planté nu au milieu de la luxuriance
Comme une perte
Comme un chagrin
Comme un reproche à l'ingratitude de la nature
Je l'ai planté
Je ne le couperai pas
Un sorbier mort
C'est toujours un sorbier
Un fils

Sur le pont
La rigole des bagnoles
Les passants qui passent
Le chien qui vient
La vie qui vaque
Un tas de pires Shakespeare
Personnels
Passionnels
Irremplaçables et éphémères

Dessous
L'eau immuable coule sans drame et sans soupir
C'est le temps
Indifférent
Imperturbable
Interminable
Irrémédiable
Impitoyable
Et non navigable

C'est une vieille poupée cassée
Défraîchie
Pliée en deux
Avec des yeux d'étang bordés de vase rouge
Et des doigts comme des racines
Dans la salle d'attente
Elle est attente et rien qu'attente
Elle repose sa robe noire sur une chaise raide
Au mur un jeu d'enfants
Des billes à aiguiller dans des rainures en forme d'arbre
Son regard l'accroche et tout à coup s'allume
Elle tend le bras
Elle a cinq ans
Le monde vient de naître

L'effervescence se couche avec le soleil
La nuit subreptice se glisse sur des pattes feutrées de félin
Elle étouffe la rutilance des jactances et la clameur des
moteurs
C'est une nappe de paix noire sous laquelle respire la vraie
solitude
Celle de ne plus exister pour personne
Ils dorment

Les lilas sont fanés
Ce qu'il a fallu attendre cette fleur de mousseline
Déjà déflorée
Ce suave parfum d'eros virginal
Déjà évaporé

Les pivoines
Elles
Déjà sont gravides
Les arbres suent sous le vert
Le ciel se met nu et sa peau est pervenche
Le vent même se fait moite
Le nature tout entière mature et fructifie

C'est une brève vie
Entre deux morts

J'ai laissé mes yeux se noyer dans le ciel bleu
Ce mensonge
Cette illusion du jour et de la lumière
Cet hologramme sur lequel glissent indolents et échevelés les
nuages
C'est mon monde
Délimité et protégé sous son couvercle factice
Que la nuit va démentir
En dévoilant l'infini fascinant mais insécure
La véritable chair dont nous sommes faits

Elle n'est plus que des pixels colorés
Comme une icône byzantine
Mais outre son souvenir qui bouge toujours dans ma méninge
Ce qui a fait
Elle
S'est fondu dans l'univers
Et je la retrouve
Dans les ancolies
Dans la constellation du cygne
Dans le poil du chat et les yeux du chien
Dans la queue du renard
Et
Parfois même
Dans le gypaète barbu

Je me suis couché
Je me suis fait lisse et plat comme un galet rose
Les lettres
Les mots
Les images
Le monde
Le temps
Vont me glisser dessus
Je cherche le fond du fond
Pour ne rien retenir
Pour laisser aller
On ne me fera plus marcher

Le chien dort sur mes arpions
Le soleil couchant anesthésie les choses
Elle
Elle rêve
Les yeux au plafond
Et le vide sourit au bien-être serein qui se distille

Moment précieux
Muet
Ténu
Fragile
Comme une chevelure de pissenlit

Un couvercle fou
Des chevaux emballés
Et le nuage gros et gris qui gicle de son ventre obèse une
cascade de pluie torve
Une morve nomade
Fulgurante
Crachée au visage de la terre sédentaire

Terrés au terrier
Le chien et moi
Immobiles
Attendons le bonheur

